Document généré le 14 juil. 2025 22:18

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Jonathan Martineau (Traduction de l'anglais par Colette Saint-Hilaire), *L'ère du temps. Modernité capitaliste et aliénation temporelle*, Montréal, Lux Éditeur, 2017, 312 pages

Jean Carette

Volume 11, numéro 3, été 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85808ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Carette, J. (2017). Compte rendu de [Jonathan Martineau (Traduction de l'anglais par Colette Saint-Hilaire), *L'ère du temps. Modernité capitaliste et aliénation temporelle*, Montréal, Lux Éditeur, 2017, 312 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *11*(3), 10–10.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

suite de la page 9

dans *Le Foyer canadien* en 1866 un article intitulé « Le mouvement littéraire en Canada », qu'il place à l'enseigne de Rameau de Saint-Père, qui venait tout juste de thématiser l'idée du providentialisme du Canada français. La « mission » providentielle de cette littérature sera « d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses instincts matérialistes, à son régime grossier, les tendances d'un ordre plus élevé qui sont l'apanage des races latines, une supériorité incontestée dans l'ordre moral et intellectuel, dans le domaine de la pensée » (p. 29).

Puis un matin de 1861, on cogne à la porte du presbytère. C'est Philippe Aubert de Gaspé, son manuscrit des *Anciens Canadiens* sous le bras. Casgrain prend les choses en mains (p. 313). Les anciens Canadiens du seigneur de la Côte-du-Sud ne viennent-ils pas consacrer un espace, un temps, la temporalité des lieux ? *Les Anciens Canadiens*, publiés en 1863, deviennent un marqueur de la littérature « canadienne ». Si les *Souvenances canadiennes* de Casgrain font comprendre de l'intérieur la mentalité canadienne ancienne, il faut savoir que son auteur avait le sens des légendes et des récits amplifiés. Le grand ethnographe et folkloriste Luc Lacourcière, qui avait lu le manuscrit des « Souvenances canadiennes », a démonté dans *Les Cahiers des Dix* en 1967 la « mémoire égoïste » de Casgrain, ses « inventions égocentriques » d'appropriation de la publication du récit de P.-A. de Gaspé. Il conclut ainsi son démantèlement de la légende Casgrain : « On ne m'en voudra pas, j'espère, d'avoir promené la serpe dans le jardin de nos lettres pour émonder un chêne d'une plante parasite ».

Cette franche sévérité n'entame pas pour autant l'intérêt de mémoires qui font comprendre l'origine d'une des premières symbolisations culturelles et littéraires du Québec. ❖

L'air du temps

Jonathan Martineau (Traduction de l'anglais par Colette Saint-Hilaire)
L'ère du temps. Modernité capitaliste et aliénation temporelle
Montréal, Lux Éditeur, 2017, 312 pages

Le capitalisme, tout au long de son développement, ne s'est pas contenté de dominer et de contrôler les échanges, économiques et autres, ni de rendre hégémonique une organisation du travail à travers le marché de l'emploi. Il s'est aussi essayé à contrôler notre rapport au temps. C'est la thèse, brillamment défendue et illustrée, que nous propose Jonathan Martineau, et qui vient d'être traduite de l'anglais par Colette Saint-Hilaire.

Voici quelques siècles, les humains suivaient les rythmes « naturels » du temps : saisons, levers et couchers du soleil, phases de lune dictaient la mesure de nos temps. Les cadrans solaires suffisaient à organiser le temps de travail et celui du repos. L'imprécision des signes et des outils de mesure des temps n'empêchait nullement leur maîtrise relative. Mais avec l'invention « progressive » de l'horloge, le temps et sa mesure ont changé notre rapport aux temps du travail et de la vie, autant au plan subjectif qu'à celui des rapports sociaux.

Jonathan Martineau débute sa démonstration par une invitation à renverser notre conception des déterminismes. Nous pensons souvent en effet que les inventions ont modelé l'histoire sociale des sociétés au cours de leur développement. L'auteur nous propose de raisonner à l'inverse, à partir des rapports sociaux : ce n'est pas l'horloge ni les autres découvertes techniques qui sont à l'origine du capitalisme, mais bien l'inverse. Si les marchands capitalistes voulaient dominer et contrôler les processus de production, il leur fallait commencer par s'assurer la maîtrise du temps, ce qui n'était pas du goût des travailleurs, d'où des conflits de classe, partiellement et provisoirement résolus par l'accrochage de « cloches de travail » en haut des beffrois.

L'enjeu n'était plus de scander les événements, mais bien de maîtriser la force de travail à travers le temps de travail, la qualité et la « nature » du travail à travers la mesure de la quantité du temps. En rationnalisant, on passe du temps concret et vécu au temps abstrait, « indépendant des événements et des processus », au temps quantifié, objectif et indiscutable. Ce passage entraîne l'imposition d'une temporalité faite d'étapes constantes et régulières, aussi égales que vides ou carrément déshumanisées.

Jonathan Martineau s'appuie sur les travaux de Jacques Le Goff qui nous rappelle que les sociétés précapitalistes ne se souciaient guère de productivité, d'exactitude et de vitesse. Face au temps « naturel », le « temps horloge » s'impose peu à peu, et concourt au développement capitaliste de la valeur marchande par le calcul du temps en unités constantes et abstraites. En quelques siècles, le temps officiel devient un régulateur social dominant, hégémonique et universel. Au départ inspiré par le temps des monastères et la règle bénédictine, il s'oppose au temps « populaire », fait de renouveaux, de devenirs et d'alternances, de libertés et d'occasions d'échanges. Le temps de la fabrique et des transports discipline les rapports entre humains et entre classes : il devient socialement dominant en organisant et assurant la dépendance des exploités forcés à l'emploi pour survivre et la réalisation de la survaleur au profit des exploiteurs du « marché » du travail. La précision du temps, acquise au fil des siècles, se fait hégémonique : elle se réalise progressivement, non au bénéfice du monde ordinaire », mais à celui des maîtres de la production, par l'horloge et le battement régulier de ses mécanismes « d'échappement », mais aussi par l'organisation de la surveillance et de l'encadrement.

L'histoire de ce type de rapports sociaux n'est pas univoque ; des modes de résistance ou de négociation s'imposent pour disputer la maîtrise du temps au travail et hors de ses lieux. L'illustre la longue et permanente lutte pour raccourcir le temps de travail ou, par exemple, pour organiser et rétribuer les heures dites « supplémentaires ». Jonathan Martineau semble réticent à constater la dynamique même des rapports sociaux : les employés sont... ployés sous les règles, les contrôles et les évaluations, mais ils ne se contentent pas d'y inscrire leur temporalité et leurs énergies ; ils inventent des modes de résistance individuels ou collectifs, déclarés ou clandestins. Leur vie concrète résiste à ce rapport au temps aliénant de la logique de profit du capitalisme. Le temps des machines ou des ordinateurs et de leurs algorithmes n'est pas aussi hégémonique qu'il y paraît. Certes, le temps des capitalistes, en particulier dans la sphère financière, est un outil efficace d'assujettissement des employés et du marché où ils présentent la candidature de leur force de travail. Mais est-il aussi aliénant que le prétend l'auteur ? La conclusion de son livre permet de nuancer le propos à travers le dégagement de perspectives :

> [...] et si on conçoit l'histoire comme un processus de devenir concret, on peut imaginer que la reconquête des temps concrets de la vie humaine et socio-na-turelle pourrait déboucher sur la reconquête de l'histoire et du temps historique par ceux et celles – mêmes qui les font.

Imagination fertile ou espérance active ?

Pour terminer, quelques mots sur le style. Certes ce genre d'essai se lit crayon en main et ne se parcourt pas sans effort. Mais cela n'empêche pas d'en alléger la lecture et la compréhension. Le style de Jonathan Martineau est lourd, parfois très lourd : phrases longues et alambiquées, répétitions ou redites fréquentes. Et ce n'est pas dû à la traduction mais bien à l'auteur. Un effort de pédagogie, de relecture critique et de recherche d'un style facilitant les propres efforts indispensables du lecteur eut été nécessaire. « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ». Ceci étant franchement « énoncé », l'essai de Jonathan Martineau est utile et je recommande sa lecture, même difficile, à tous ceux qui sont intéressés par l'histoire du travail et de la marchandisation ou/et par les rapports au temps : « Les vies humaines et la vie sociale ne se déroulent pas dans le temps ; elles font et sont faites par le temps », écrit Martineau. À réfléchir, dans tous les sens du mot.

Jean Carette
Professeur retraité et actif de l'UQAM